

P E D A G O G I E .

maman, il alla les trouver pas trop rassuré non plus. Cependant, il entra de suite en matière.

—C'est moi dit-il qui ait été si malade : Les trois enfants ouvrirent de grands yeux et semblèrent le regarder avec admiration.

Car, pour les enfants, ce qui sort des lignes ordinaires, dans un sens ou dans l'autre, mérite toujours la considération ; et j'ai vu, à l'école, un enfant obtenir un ascendant extraordinaire sur ces camarades uniquement à cause d'une certaine grimace horrible qu'il réussissait mieux que tous les autres.

Donc, pour les enfants du maçon, le fait d'avoir été très-malade rangeait Saint-Georges dans une catégorie supérieure.

—J'ai été, poursuivit ce dernier, trois jours sans connaissance, et, en tout, dix jours au lit ; mais je suis bien mieux et, dans quelques jours, il n'y paraîtra plus. Mais votre papa, à vous, il a été bien malade aussi ?

—Ah ! oui, dit l'aîné des petits garçons, bien, bien malade, plus malade que toi encore, et nous avons bien pleuré, avec maman !

—Avez-vous des joujoux, vous autres, dit Saint-Georges ?

Il faut rendre justice à notre petit ami ; il ne faisait pas cette question par pure curiosité. Le fait est que, dès la veille, il avait décidé de faire un cadeau aux enfants du maçon et, à cet effet, il avait apporté avec lui sa bourse contenant toute sa fortune, — deux piastres en pièces de cinq et de dix centins toutes neuves et brillantes ; il cherchait donc une occasion de présenter cette offrande pour laquelle il avait complètement dévalisé sa petite banque.

Au mot de joujou, les trois enfants, même le plus petit qui parlait à peine, dressèrent l'oreille.

—Nous avions, l'un dernier, dit l'aîné, un petit mouton blanc que nous aimions beaucoup ; mais il a d'abord perdu ses pattes et maintenant, il n'a plus de tête.

—Tiens, dit Saint-Georges, en s'approchant et en présentant la bourse, prends cela et tu achèteras des joujoux pour vous trois.

Le petit garçon avait d'abord étendu la main pour recevoir la bourse, mais il la retira aussitôt :

—Je ne puis pas prendre cet argent, dit-il ; il faut que je demande à maman.

—Tu as raison, dit Saint-Georges ; et moi aussi, je vais demander à maman, quoique l'argent m'appartienne et que je puisse en faire ce que je voudrai.

La permission demandée fut bien vite accordée par la maman de Saint-Georges, et la femme du maçon dut bientôt se rendre également. La bourse changea donc de mains, au grand plaisir de Saint-Georges qui disait :

—N'oublie pas, surtout, d'acheter des pattes et une tête neuve à ton mouton.

Lorsqu'il quitta la maison, avec sa maman, toute la famille du maçon les remercia avec effusion, et Saint-Georges commença à comprendre alors, par la joie qu'il ressentait, tout le bonheur qu'on peut goûter à faire le bien.

Depuis ce temps, il a promis de se corriger de tous ses petits défauts, et je vous assure qu'aujourd'hui, il fait la joie de ses parents et de ses maîtres.

Il est le premier à l'école, mais il n'en est pas plus fier pour cela.

Enfin, il n'est pas parfait, — on n'est jamais parfait sur cette terre, — mais je suis sûr qu'il est dans la bonne voie, et qu'il deviendra un homme utile à la religion et à son pays.

NAPOLÉON LEGENDRE.

De l'importance des débuts dans l'enseignement de l'enfance.

PAR E. GROSSELIN.

L'œuvre de l'instruction forme un ensemble dont toutes les parties sont étroitement solidaires et il importe que toutes soient connues selon une même pensée. C'est aux fondations surtout qu'il faut apporter tous ses soins quand il s'agit d'une construction à élever. Or, l'éducation de l'homme est un édifice assez important pour qu'on ne néglige pas de prendre cette première et essentielle précaution, de lui donner des bases solides.

L'homme peut être considéré sous trois points de vue, physique, intellectuel, moral. C'est le devoir de l'éducateur de commencer chez l'enfant le développement de l'être, qu'il sera plus tard du devoir de l'homme envers lui-même de continuer.

Avant d'entreprendre une œuvre il faut se munir des instruments nécessaires. Dans l'enseignement, ces instruments sont les sens, les facultés, les sentiments.

C'est par les sens que les phénomènes extérieurs parviennent jusqu'à notre esprit ; les laisser s'éteindre c'est vouloir que la lumière ne pénètre pas dans l'intelligence. Il faut donc de bonne heure perfectionner les sens et pour cela les faire entrer en action fréquemment et d'une manière rationnelle.

Mais les sens ne doivent donc pas être tous placés au même niveau, car les uns touchent de plus près l'intelligence que les autres. Ainsi le goût et l'odorat, bien qu'ils aient leur réelle utilité, comme tout ce qui constitue l'être humain, peuvent être considérés comme des sens inférieurs. Leur éducation se fait d'une manière permanente, plutôt par la famille que par l'instituteur. Il ne faut pas pour cela négliger d'en régler l'exercice et, sans qu'il s'agisse de donner tout le monde des talents d'un dégustateur juré, il est bon qu'on apprenne à reconnaître les qualités ou les défauts des boissons qu'on emploie, vins de divers crus, eaux de diverses provenances, aussi bien que les falsifications dont peuvent être l'objet les substances alimentaires. L'odorat peut rendre des services analogues en l'habituant à distinguer au premier abord les substances utiles ou nuisibles dont on peut avoir à se servir ou à s'abstenir.

D'autres sens peuvent s'appeler supérieurs parce qu'ils sont le siège de perceptions plus délicates et donnent naissance à des idées et même à des sentiments d'un ordre plus élevé. Dans l'éducation de ceux-là, l'école peut et doit intervenir.

Comment ne pas s'efforcer de perfectionner un sens aussi précieux que la vue, qui nous donne des jouissances si élevées en nous permettant de contempler les beautés de l'art et celles de la nature, en nous faisant plonger dans l'immensité des cieux pour en admirer les merveilles ? Cependant, loin de se préoccuper de cette nécessité d'activer le sens de la vue on l'expose trop souvent à s'altérer faute de bonnes dispositions dans l'éclairage des classes, faute d'une surveillance suffisante sur l'attitude des élèves.

Nous apercevons, grâce à nos yeux, les objets sous différents aspects : les formes, les couleurs, les rapports de grandeur, de position. Nous devons habituer l'œil de l'enfant, au lieu de se poser vaguement sur toute chose, comme sa légèreté naturelle pourrait l'y induire, à savoir s'y arrêter d'une façon assez observatrice pour garder le souvenir des différentes qualités qu'ils peuvent posséder.

Probel appliquant les principes de son illustre maître